

Deux justes parmi les Justes

Juliette et Georges Mathurin avaient, de 1942 à 1945, accueilli et caché trois enfants juifs. Le 2 décembre, ces deux Broutains aujourd'hui décédés seront élevés au rang de « Justes parmi les nations » par l'Etat d'Israël.

La bonté même. L'amour personnel. Voilà quels principaux souvenirs conservent aujourd'hui Joseph, Odette et Suzanne Drzymalkowski. De ce couple de Broutains lesquels, déjà parents de quatre enfants, recueillirent et cachèrent de 1942 à 1945 trois petits Juifs. Grâce aux démarches de ces derniers, de Suzanne notamment, installée non loin de Jérusalem, Juliette et Georges Mathurin seront élevés au rang de « Justes parmi les nations » par l'Etat d'Israël. A titre posthume, étant tous les deux décédés. Mais, le 2 décembre à Brou, honneur sera rendu à leur mémoire. Et leur nom sera inscrit sur le mur des Justes à Jérusalem. Comme 2.000 autres de Français qui, au péril de leur vie, sauvèrent des Juifs de la barbarie nazie.



Juliette et Georges Mathurin : à ces deux Broutains sera décerné le titre de « Justes parmi les nations ». Sous l'impulsion des trois enfants cachés durant la guerre, dont Suzanne Drzymalkowski (ci-dessus).



« Des gens adorables »

C'est en 1942 que ces trois jeunes enfants, fils et filles de cordonnier de chaussures de luxe et alors âgés de 4 à 8 ans, sont placés dans une famille d'accueil à Brou, par l'Œuvre de secours aux enfants (l'OSE). Structure juive et secrète. Peu de temps avant, « Notre mère avait été arrêtée et déportée à Auschwitz dans le convoi n°23. Nous ne l'avons jamais revue », explique Suzanne. « Nous étions des Parisiens. Nous avons été cachés à la campagne ». Leur père, ils ne le reverront pas non plus. Arrêté un peu plus tard, « Interné à Mantes, il a été fusillé peu avant la Libération ». Dans la famille Mathurin, « des gens extraordinaires, adorables », les enfants sont choyés, malgré les modestes moyens de Juliette et Georges, nourrice et maçon, parents de quatre enfants. Un confort familial salvateur après un parcours terrible. Car, la séparation d'avec leurs parents, se sont

greffés des premiers placements infects : « Au début, nous étions à Houdan. Nous avons été battus, avons attrapé des poux, la teigne, etc. Chez les Mathurin, des gens simples, humains, très ouverts et plein d'amour, nous nous sommes sentis chez nous. Nous les appelions papa et maman », se souvient Odette, qui vit aujourd'hui à Lille.

« Des souvenirs occultés »

Joseph quant à lui, a enfoui toute son enfance au plus profond de lui-même. Comme un spectre qu'il tente d'oublier. Au point de refu-

ser de dire son nom en entier encore aujourd'hui, pour se faire appeler « Drimal ». Cette période s'est gravée au fer chaud dans sa mémoire d'enfant âgé de 7 à 9 ans au moment des faits. « J'étais un petit garçon à qui l'on avait volé ses parents. Il n'y a pas eu de deuil. Car il ne nous restait plus rien. Cette époque, j'ai voulu l'occulter. Mais je me souviens de M. et Mme Mathurin, ces gens ont su agir et trouver les gestes qu'il fallait au moment où il le fallait, avec bonté ». Sans doute traumatisé, il avoue avoir « fait un refoulement de la mémoire, mais peut-être n'en ai-je jamais eue ». Mais « arrivé à un âge, il est bien de

laisser un témoignage avant de mourir. A Brou, dans cette famille, il n'y avait plus de souci, plus de problème », dit-il, parlant aussi « de la Chandeleur, l'odeur de la pâte, la cheminée... ».

« Ils m'appelaient Pignou, car je ne cessais pas de pleurer, explique encore Suzanne. « Je ne pouvais parler à personne alors. Je suis retournée à Brou en 1958, chez eux. Je n'ai plus rien reconnu. Puis, je n'ai jamais revu M. et Mme Mathurin. Mais, je n'ai jamais cessé de penser à Mme Mathurin. Lorsque j'ai appris sa mort, ce fut comme si une partie de moi avait disparu. On peut se demander pourquoi avons-

nous entamé si tard les démarches pour qu'ils deviennent des Justes. Mais avec l'âge, nous avons pris conscience de la valeur du geste de ces personnes et du souvenir que l'on doit en garder. Vous savez, c'est très dur pour nous. Nous vivons constamment avec cette enfance terrible. Avec ce traumatisme. Nous n'en parlons jamais entre nous. »

Après la guerre, Joseph, Odette et Suzanne ont été placés en orphelinat au Mans puis à Maisons-Laffitte, où ils côtoyèrent le futur Popeck qui connut un parcours identique au leur.

François BASLEY.

Roland, Ida, Yvette et Monique se souviennent

EMUS. Sans doute le seront-ils très forts, ce dimanche 2 décembre, à 11 h 30, salle Valadier. Lorsque leur sera remis la médaille et le titre de « Justes parmi les nations », des mains des représentants de Yad Vashem, l'association pour l'enseignement et la mémoire de la Shoah et pour la nomination des Justes. Emus parce que leurs parents seront honorés. Mais surtout parce que cet honneur, leurs père et mère ne l'auront pas connu de leur vivant. Robert, Ida, Yvette et Monique sont les quatre enfants de Juliette et Georges Mathurin. Tous quatre se souviennent très bien de ces trois jeunes Juifs venus habiter chez eux. Trois parmi la soixantaine d'enfants placés rue de Frazé et chouchoutés par Juliette durant toute sa carrière de nourrice.

« Ces enfants, nous les aimions comme s'ils étaient des frères et sœurs. Nous étions plus âgés qu'eux, mais nous ne nous rendions pas compte de la situation. Nous sommes certains que nos parents non plus, au début », expliquent-ils.

S'ils avaient conservé leur nom, les trois enfants juifs ne portaient pas l'étoile jaune. « Mais notre mère avait aménagé une cache dans une armoire, au cas où ». Tous quatre, se souviennent d'un moment particulier : « Nos parents ont passé les enfants par-dessus le mur et ils ont été cachés chez notre voisine, la mère Morice. Depuis, ils passaient la journée chez nous mais dormaient là-bas ». C'était le 23 février 1944 : la famille Weil, qui résidait dans la rue de Chartres venait d'être emmenée vers le néant, comme beaucoup d'autres

en Eure-et-Loir durant cette vague d'arrestation. Personne à Brou ne les a jamais revus.

« J'écrivais régulièrement rue des Francs-Bourgeois, à Paris, pour donner des nouvelles des enfants », explique Ida, sans savoir vraiment à qui s'adressaient ces lettres. Les petits Drzymalkowski devinrent tout à coup, les « Duranton ». « Les Allemands n'habitaient pas loin de chez nous, ils défilaient tous les matins », mais jamais ils n'ont frappé à la porte de M. et Mme Mathurin. Ces enfants ne sont restés « que » deux à trois années chez eux, mais « Longtemps notre mère a regretté de ne pas les avoir revus après, même si les filles sont venues une fois ».

En tout, durant la Seconde Guerre mondiale, Brou a accueilli une soixantaine d'enfants juifs.

F. B.



Les quatre enfants de Juliette et Georges Mathurin (ci-dessus) revoient depuis quelque temps Suzanne et Odette.